

REGARD SUR LA BEDE ESPAGNOLE

Originalité et ouverture

La bédé espagnole, même si elle est peu connue, a son identité et son histoire propre. Pour en savoir plus, rendez-vous ce week-end au Cercle municipal.

Ce samedi il y aura mille choses à faire, comme voir le festival d'Eurovision, faire la lessive si on revient du congé de pentecôte, aller à la côte belge ou faire un tour au vernissage, au Cercle municipal, de l'exposition "Un regard sur la bédé espagnole". Commençons par cette dernière proposition, au risque de vous faire oublier les autres. Pour les amateurs de bédé parmi les lecteurs et lectrices, ou les personnes intéressées par la culture espagnole, ce sera l'occasion de rencontrer des dessinateurs venus exprès d'Espagne, ainsi que d'autres aficionados à cette aventure

qui, en Espagne, prend d'habitude le nom de sa publication pionnière, TBO (écrivez "tebeo" et prononcez "tébéo").

Nous avons rencontré Joan Navarro, un des plus réputés spécialistes espagnols du genre. Catalan, il réside à Barcelone, où il a dirigé plusieurs éditions du "saló del còmic".

WOXX: Pourquoi vous intéressez-vous aux bédés? Avez-vous été un lecteur de "tebeos" lors de votre enfance ou les avez-vous découverts plus tard?

Joan Navarro: J'ai découvert les "tebeos" quand j'étais petit, comme la plupart des

enfants de ma génération. Je crois que je fais partie d'une génération privilégiée, qui d'abord, pendant son enfance, a pu lire les derniers "tebeos" populaires du style "El Capitán Trueno" ou le propre "TBO". Puis, pendant l'adolescence, on a découvert les personnages français comme "Astérix" ou "Blueberry" et ensuite on a vécu l'arrivée du comic underground, en même temps que la transition politique, une période particulièrement riche et créative pour ce genre. Je suis vite devenu - et je continue à l'être - un passionné.

Comment a évolué la bédé en Espagne depuis les années 40? A-t-on copié des modèles d'autres pays ou, là aussi, vous êtes "different" (1)? La division en communautés autonomes se reflète-t-elle dans les écoles de bédé?

La bédé actuelle n'a rien à voir avec celle des années 40. A la fin des années 60 toute l'industrie populaire des "tebeos" qui avait dominé le marché depuis les années 40 a disparu. Pendant les années 70, cette bande dessinée fondamentalement pour enfants

a été remplacée par les "tebeos" pour adultes, très influencés par les écoles franco-belges. Et en ce moment on peut trouver en Espagne des albums français, des comic-book américains, des mangas japonais, chacun dans le format original de son pays. Nous sommes le marché le plus perméable du monde.

Je ne crois pas qu'il y ait de correspondance esthétique entre communautés autonomes et écoles de bédé, quoique l'on puisse retrouver des valeurs communes entre les créateurs méditerranéens, notamment entre Barcelone, Valence et Majorque. D'ailleurs, la bande dessinée galicienne est plus proche de celle du Portugal que de celle du reste de l'Espagne.

En tant qu'aficionado et éditeur, quel avenir envisagez-vous pour la bédé espagnole? Y-a-t-il réellement un marché pour ce genre? Quelles sont les préférences du public?

La bédé espagnole doit trouver sa place dans le petit marché intérieur, qui s'est articulé au cours des dernières années. Le réseau des librairies spécialisées permet désormais l'édition de nombreux auteurs en tirages encore petits, mais qui enrichissent de façon créative l'offre. Les auteurs peuvent choisir cette voie de sortie ou les

marchés extérieurs, comme l'américain ou le français. Pour ce qui est du marché, il est clair qu'il existe, même s'il est dominé par les mangas japonais et les super-héros américains.

Comment voyez-vous la bédé européenne?

Elle n'est plus le leader mondial et a perdu la capacité de créer des tendances. Son modèle est la bédé française et je crois que les prochaines années, elle devra se renouveler de façon spectaculaire si elle ne veut pas être dévorée par les japonais.

Propos recueillis par Paca Rimbau Hernández.

(1) "Spain is different" était un slogan publicitaire de la période franquiste pour attirer le tourisme.



FESTIVAL D'ECHTERNACH

Barshaï, énigmatique et sublime

Au Festival d'Echternach, le célèbre chef d'orchestre Rudolf Barshaïa su présenter une interprétation exceptionnelle de la Quatrième Symphonie de Gustav Mahler.

Il relève de l'exploit, que les organisateurs du Festival d'Echternach, pour le concert du jeudi 16 mai, aient réussi à remplacer Emmanuel Krivine, souffrant, par le célèbre chef d'orchestre Rudolf Barshaï. Né en 1924, Barshaï peut se prévaloir d'avoir eu comme amis Chostakovitch, Richter et autre David Oïstrakh. D'origine russe, mais vivant actuellement à Gênes, il a su étonner à plusieurs reprises pendant cette soirée.

Sa lecture de la "Symphonie No 36", dite "Linz", de Mozart, nous a laissé assez perplexe y compris les musiciens de l'OPL nous sembla-t-il. L'interprétation, à notre avis trop haydnienne, agréable, mais sans plus. On peut se demander, si Barshaï, dans son interprétation soporifique, était conforme à la volonté du compositeur. Les applaudissements massifs du public n'y ont changé rien. Depuis longtemps nous estimons qu'une large partie du public de nos salles de concert classique est acquise d'office aux chefs et orchestres de renom. A l'applaudimètre, les interprétations les plus médiocres peuvent, ainsi aisément con-

courir avec des interprétations exceptionnelles.

La deuxième partie de la soirée par contre a atteint les sommets du sublime.

Une interprétation d'une architecture parfaite

Après trois symphonies grandioses, empreintes d'une problématique à la fois spirituelle et technique, Mahler songea à une "humoresque symphonique". Sa Quatrième Symphonie, écrite en sol majeur, reflète ainsi la tonalité à la fois neutre et enjouée des chansons populaires. Sur cette base tonale peu romantique, Mahler peignit un bleu céleste parsemé d'obscurissements sinistres et fantomatiques. En effet, aucune symphonie mahlérienne n'est davantage imprégnée de tristesse que la quatrième, que d'aucuns qualifient à tort de naïve et angélique. Rudolf Barshaï a su en offrir une interprétation d'une architecture parfaite, de grande dimension et pourtant d'une finesse qui allait sous la peau. Avec une étonnante aisance, son interprétation a concilié contrastes et ruptures, transparence et densité, sans jamais perdre le fil du

récit. La limpidité que Barshaï a obtenu de l'orchestre ne résultait pas d'un artifice technique. L'Orchestre Philharmonique de Luxembourg était riche en couleurs, la trame du son a résonné avec transparence mais aussi avec densité, en particulier en ce qui concerne les cordes, la tension émotionnelle étant soutenue et toujours projetée en avant, mesure après mesure, jusqu'à obtenir une unité presque douloureuse. Dès les quatre premières mesures nous étions surpris. Les clochettes ont fait leur entrée d'un pas mesuré, ont ralenti discrètement pour laisser par-

ler les premiers violons qui augmentaient aussitôt le tempo. Et ce n'était nullement de la coquetterie. Barshaï ne faisait que respecter la partition: "Nicht eilen" ("ne pas presser") puis "pocco ritardando" et "Recht gemächlich" ("tout à fait insouciant"). Si le tempo évoluait sans cesse, c'était pour respecter la volonté de Mahler et non point un coup d'humeur de Barshaï.

Il faisait vibrer l'OPL dans un état d'apesanteur qui oscillait sans cesse entre insouciance et angoisse: la sonnerie de trompette joyeuse du premier mouvement ou l'inconfortable "Scherzo" dont les fantomatiques ricanements évoquaient un angoissant jeu d'ombres. Même dans le troisième mouvement intitulé "Ruhevoll" ("tranquille"), que Barshaï a pris dans un tempo

retenu, la mélancolie mais aussi l'angoisse laissaient deviner. L'aboutissement logique et émotionnel de ce parcours, parfois éprouvant, a trouvé son accomplissement dans le lied final, aérien et céleste, merveilleusement ciselé, chanté sans lourdeur ni fausse candeur par Madeline Bender, dont la voix magnifique était d'une simplicité qui confine au génie. Si les musiciens de l'OPL étaient tous à la hauteur de la tâche, nous étions particulièrement touchés par les performances de la harpe et du cor anglais dans le final.

Soirée inégale donc: si la lecture de la symphonie "Linz" par Barshaï reste pour nous une énigme, la partie mahlérienne était exceptionnelle.

Paul Moes

*Gustav Mahler -
chanté sans
lourdeur ni fausse
candeur par
Madeleine Bender.*

